
William Desmond

Traduire l'humour

Elextra, ou « Études sur le lexique et la traduction », est une initiative de l'université Charles-de-Gaulle-Lille III qui devrait passionner tous les traducteurs de l'anglais. Première manifestation, sous la direction de Mary Wood et Fabrice Antoine : une journée d'étude intitulée « Traduire l'humour, » qui eut lieu à Lille le 5 mai 1987.

Anne-Marie Soulier, de l'université de Strasbourg, ouvrit le ban avec « Traduire entre les lignes, ou les aventures du non-dit dans la traduction du texte humoristique ». De ce vagabondage de haute précision au milieu des pièges de la polysémie, qu'il est tout à fait impensable de résumer, qu'on me permette d'extraire ces quelques réflexions, en espérant que, hors contexte, elles ne perdront pas trop de leur pertinence : « ...Travail sur la béance laissée par la perte, la parole humoristique est avant tout une victoire du langage. [...] L'activité humoristique s'apparente donc par essence à l'activité du traducteur, lequel constate l'irréductibilité des langages humains entre eux, mais s'engage par là-même dans la tâche impossible de réparer cette béance, et cela au risque du langage lui-même, dans l'*autrement dit*. Que la traduction soit en elle-même une activité humoristique, peut-être l'activité humoristique par excellence, on le constate dans [le] courage [du traducteur] à risquer, en toute conscience, la *déperdition* du sens pour en limiter la *perte*. » [À propos du *Traducteur cleptomane* de Dezsö Kosztolányi :] « Le traducteur criminel, en subtilisant des richesses vainement mesurables, aurait réellement *subtilisé* le texte, l'aurait rendu plus *subtil* : il nous rappelle qu'un texte ne se réduit pas à la somme des lettres qui le composent, et qu'une œuvre ne se chiffre pas, elle se dé-chiffre. »

Dans une autre histoire de D. Kosztolányi, un contrôleur de train parle toute une nuit en bulgare à un passager qui n'en comprend pas un mot et se contente de hocher la tête et de balbutier des oui-oui sur les tons les plus

divers : « Est-ce la victoire ultime de l'humoriste sur le traducteur ? Ou plutôt la victoire de la foi sur le désespoir ? De l'humour sur Babel ? Mais Babel ne serait-elle pas en nous, et même dans la langue que nous croyons la *nôtre*, ne sommes-nous pas constamment en travail de traduction, en travail d'accouchement d'un sens à donner ou à saisir, sauf à demeurer “des pauvres d'esprits, monolingues de surcroît” ? Aucune langue ne se résume aux mots qui la composent, aux termes qui mettraient fin aux possibilités d'interprétation. *Toute langue est étrangère* : le dire compte autant que le dit, la subjectivité de l'interprétation prime sur l'objectivité apparente de la lettre... »

Après cette analyse globale sur les collusions (volontaires ou non) du traducteur et de l'humoriste, Françoise Vreck, de Lille III, abordait « Le jeu de mots et les frontières du traduisible » en démontant leurs mécanismes (polysémie, homophonie, jeu syntaxique...) à l'aide, bien entendu, d'une flopée d'exemples tous plus divertissants les uns que les autres, allant des plus aisés à rendre (« *Simpsins, how many people work in your office ?* » « *About half of them, sir* ») aux plus redoutables (« *Where is Pat ?* » « *She's abroad.* » « *I asked you where she was, not what she was.* »).

Mon intervention, « Quand Pinuche portait de longs gants gris », venait ensuite et je me félicitai, après avoir entendu les considérations savantes dont je viens de parler, de m'être borné à une présentation des cas concrets que j'avais eu à résoudre, et des différentes solutions que l'on pouvait proposer, insistant cependant sur cette notion : que la traduction que l'on adopte, ici comme ailleurs, est dépendante non du passage, mais de l'ensemble du texte, ce qui permet, dans le cas de l'humour, de jouer sur une allusion à un passage précédent, même si l'auteur ne le fait pas lui-même. Je ne résiste pas au plaisir de vous proposer deux exemples, tirés d'ouvrages de James Hall – l'un, dans *Marée rouge* : « *Sometimes, Daddy shoots the birds. He takes his Uzi out and machine-gun them ... Don't you, Daddy ? You Uzi them to death.* » Que j'ai rendu par : « Certains jours, Papa tire sur les oiseaux. Il prend son Uzi et les mitraille... N'est-ce pas, Papa ? Tu les Uzi-gouilles » ; l'autre, dans *Tueurs de jungle* : « *... Your Royal Highness. Pronouncing hine ass* » est devenu en français « ... votre altesse royale. Prononçant al-fesse ».

Jacqueline Henry, traductrice technique et professeur à Paris III, nous a ensuite parlé, affinant le propos du séminaire, des jeux de mots portant sur les noms de personnes réelles ou fictives, dans une communication intitulée « Anthroponymie, jeux de mots et traduction ». Fort justement, elle a attiré notre attention sur le fait que « les jeux de mots en général, et les patronymes en particulier, n'entretiennent pas toujours des rapports étroits avec l'humour ». Et de citer l'exemple de ces agents de Vichy, pendant la guerre, que Bousquet

avait réussi à infiltrer dans des réseaux de résistants et que l'on avait surnommés les « bousquetaires ». Comme nous tous, Jacqueline Henry émaille une analyse pertinente et forcément un peu ardue de joyeux exemples (merci *Le Canard enchaîné* !) qui facilitent les transitions.

Fabrice Antoine, de Lille III, a ensuite traité, avec beaucoup de subtilité, des problèmes relatifs à la traduction des titres de presse dans une communication intitulée « Traduire les titres de la presse : humour et lexiculture ». La difficulté de la traduction est ici particulière en ce sens qu'un titre (ce qui est aussi valable pour un titre d'ouvrage) est une sorte de condensé extrêmement ramassé qu'il est souvent impossible de rendre de manière aussi lapidaire dans une autre langue. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce merveilleux exemple, proposé par Fabrice Antoine et rapporté par Robert Richardson (*The Independent*, 28 Avril 1993) : « *Many years ago, the Hollywood actress Gloria Swanson arrived in Southampton on a Monday, after crossing the Atlantic on the Queen Mary; at her dockside press conference, she complained that it had been an awful voyage and she had been violently seasick. A forgotten sub headlined the story Sick Transit Gloria, Monday. That, children, is true genius.* » Bien entendu, si l'un d'entre vous a un coup de génie aussi étonnant pour rendre ce titre en français, qu'il écrive à Fabrice Antoine, il est toujours preneur...

Cette série de communications se concluait sur la remarquable intervention de Mary Wood, de Lille III, « Molière's wordplay, a translator's stumbling-block », dans laquelle elle analysait les difficultés propres à la traduction d'un texte à la fois ancien et humoristique ; une bonne partie de l'auditoire, votre serviteur y compris, s'est d'ailleurs rendu compte en passant (mais sans moufter) qu'il y avait dans Molière des allusions et des traits d'esprit qui lui passaient au-dessus de la tête, mais que la traductrice, elle, avait bien été obligée de relever et d'analyser. Et, délicieusement « perfide Albion », elle concluait qu'elle comprenait plus facilement Shakespeare dans une version montée en français que dans l'original anglais...

Je prie tous les intervenants de la journée « Traduire l'humour » d'en faire preuve et de me pardonner la manière dont j'ai sabré, aux fins de compte rendu, les raisonnements érudits, subtils et argumentés qu'ils nous ont offerts. Que ceux que ces lignes auront intéressés patientent, Elextra publiera les minutes de cette journée dans quelque temps ; *TransLittérature* s'en fera l'écho le moment venu.

Je crois que l'on ne peut que se féliciter de cette initiative de l'université Charles-de-Gaulle-Lille III ; en se situant volontairement au carrefour de la pratique et de la théorie, elle permet à chacun, universitaire ou traducteur professionnel, de s'exprimer dans sa spécificité et d'être conforté, dérouté ou provoqué dans l'exercice de son métier. Très salutaire !